

DOSSIER DE PRESSE



Leopoldo Ferran

Haize, izar eta lizar -Txakur galdu baten xenda

Vent, étoiles et bois de frêne, ou la sente du chien perdu

Peinture - Sculpture

SOMMAIRE

Renseignements pratiques.....	page 3
Communiqué de presse.....	pages 4, 5 et 6
Publications.....	page 7
Expositions individuelles - Expositions collectives	page 8
Presse.....	pages 9 à 14

RENSEIGNEMENTS PRATIQUES

Adresse :

Musée de Guéthary - Parc municipal André Narbais
Maison Saraleguinea - 64210 Guéthary

Horaires d'ouverture :

Mai/juin/Septembre/Octobre
Tous les jours sauf mardi et dimanche - 14h30/18h30

Juillet/Août

Tous les jours sauf mardi et dimanche - 15h/19h

Tarifs :

Adultes 2€

Groupes de 10 personnes et + 1€

Enfants et moins de 26 ans - Gratuit

Membres de l'Association des Amis du Musée de Guéthary - Gratuit

Tous les 3^{ème} samedi du mois - Entrée Libre

Contacts presse : Anne Deliaart **Tél. :** 06.20.13.26.80 (ou) 05.59.54.86.37

Email : musee.guethary@wanadoo.fr

Site Internet : www.musee-de-guethary

Communiqué de presse

Haize, izar eta lizar -Txakur galdu baten xenda
Vent, étoiles et bois de frêne, ou la sente du chien perdu

Peinture - Sculpture

Exposition des oeuvres de Leopoldo Ferran

du 6 mai au 29 juin 2013

Vernissage le samedi 4 mai 2013 à 18h30

**Rencontre avec l'artiste au musée, le dimanche 5 mai à 17h30
(entrée libre)**

À TRAVERS L'ŒIL DU CHIEN PERDU

Le chien perdu a une démarche et un comportement singuliers. Avec un peu d'observation, n'importe qui peut distinguer, à sa démarche, le chien perdu de celui qui ne l'est pas. Sa façon de parcourir le monde est très étrange, parce que le chien perdu ne fait rien d'autre que chercher. En un sens, l'exposition de Leopoldo Ferran est le décor de cette quête.

Au cours de son périple, le chien perdu peut croiser, entre autres choses visibles, trois salles : le vent, l'étoile et le frêne. On peut y percevoir les échos de *Et in arcadia ego* de Poussin, Hölderlin, Walt Whitman, Thoreau, Heidegger et Dersou Ouzala.

Pourtant, il n'y a là ni érudition, ni duplicité. Nous sommes au-delà de l'histoire et de la société. Il n'y a ni politesse, ni espoir. Dans la forêt, la violence règne en maître, violence de l'herbe, du vent et du silence.

Car le chemin emprunté par le chien, après qu'il se soit perdu, le conduit à la forêt, et il est dans l'essence de la forêt, dans sa nature profonde, de mouiller et d'engendrer, en se jouant de la norme, dégagée de la morale. Engendrer les êtres humains : l'être aimé comme l'ennemi, la tante ou la sœur, la mère et la grand-mère. Engendrer aussi les feuilles mortes, et la rivière, le frêne et le faîte, l'aigle, le chevreuil et l'écureuil, la pluie et la chaleur, et la peau, les cuisses et quelques haïkus.

La forêt n'est qu'immersion totale et union charnelle, les innombrables divinités de la forêt dansant sous la pluie, toutes mouillées, toutes assouvies. La forêt offre ses cuisses ouvertes, sa poitrine découverte, chaude, espérant les caresses. Entre les deux, le parfum de la terre s'unit aux étoiles de la hêtraie. Comme le chevreuil flaire la boue sur la berge de la rivière, l'écureuil est en quête d'une fiancée, car le chien perdu ne fait que chercher. La responsabilité de Ferran est de maintenir le chemin.

Dans la forêt, pas de juge, et le chien non plus ne juge pas. L'acceptation de tout englobe aussi la violence de l'amour, *amor fati* (*l'amour du destin*) : sans juger, se souvenir et accepter, regarder et accepter, toucher et accepter, sentir le vent et accepter. Comme on accepte l'eau fraîche, accepter également la queue rigide de la chouette mouillée.

Enfin, le chien s'est endormi et Ferran l'a déposé dans une caisse, afin qu'il se repose en toute tranquillité ; il s'agit, cependant, d'une caisse de transport, afin que pendant son repos, il poursuive son périple, sur son chemin infini de vent, d'étoiles et de frênes. Laissez le chien en paix, s'il vous plaît, un peu de respect.



Haize, izar eta lizar Txakur galdu baten xenda

La expo tiene la naturaleza como tema central, una naturaleza agreste, una naturaleza protectora, una naturaleza como contexto para lo posible en relación a lo humano, lugar y camino, el título hace referencia, de forma metafórica a esa naturaleza y a esa actitud de perdida y búsqueda con la que un perro extraviado camina es de una forma un paisaje de ese caimno, una posible representación simbólica o y poética de ese paisaje.

Vent, étoiles et bois de frêne, ou la sente du chien perdu

Le thème central de l'exposition de Leopoldo Ferran est la nature, une nature sauvage, une nature protectrice, une nature contexte d'une rencontre possible avec l'humain, à la fois lieu et chemin. Le titre fait référence, sur le mode métaphorique, à cette nature, à l'attitude d'un chien perdu qui cherche son chemin, c'est d'une certaine manière un paysage autour de ce chemin, une représentation symbolique ou, et, poétique de ce paysage.

PUBLICATION



Mazarredo 352 . 1995.
Mesures: 21 x 24 cm. 20 pages.
Textes de Alicia Fernandez y J. Manuel Susperregui.
Photographies en couleur.



HEM TO PAN. 1995.
Mesures: 21 x 21 cm. 16 pages.
Textes de Marcos Zapiain y Nathalie Viot.
Photographies en couleur.



El reloj del tiempo. 1996.
Mesures: 15 x 19 cm. 8 pages.
Textes de l. Ferran - A. Otero.
Photographies en couleur.



Cartografía para el corredor de un delta sin mar. 1997.
Mesures: 15 x 21 cm. 60 pags.
Textes de Marcos Zapiain e Ignasi Duarte.
Photographies en b/n.

[L. FERRAN - A. OTERO, ARTE CONTEMPORANEO, INSTALACIONES](#)

EXPOSITIONS

Museo ARTIUM, Vitoria.

Museo Guggenheim, Bilbao

Koldo Mitxelena San Sebastián

Bienal de la Imagen en Movimiento, Ginebra

The White Box. New York, EEUU

Monasterio de Prado, Valladolid.

Museo Zuloaga, Segovia.

Chapelle Saint-Louis, Hôpital de la Pitié-Salpêtrière, Paris.

Bienal de Venecia, Mostra de Architettura, Venecia 2002

Bienal de Venecia, Mostra de Architettura, Venecia 2006

VII Bienal de El Cairo, Egipto.

Espai 13, Fundació Joan Miró, Barcelona.

Spazio Temporaneo d'Arte, Rovereto, Italia

Centre d'Art La Panera. Lérida

MARCO, Vigo

[L. FERRAN - A. OTERO, ARTE CONTEMPORANEO, INSTALACIONES](#)

PRESSE

Articles à propos de l'œuvre de Leopoldo Ferran*Exposition dans l'Ancien Réservoir d'Eau de Vitoria***Leopoldo Ferran et Agustina Otero : épiphanie de la révélation – Javier Gonzalez de Durana (Musée Balenciaga)**

Les installations de Leopoldo Ferran et de Agustina Otero sont toujours traversées par de nombreuses références symboliques, qui d'une certaine manière prétendent masquer la puissance plastique d'un positionnement strictement visuel. Au contraire, ce que le spectateur perçoit de prime abord et pendant un certain temps, c'est une fascination provoquée par l'artifice déployé devant ses yeux. Qu'il s'agisse de la délicatesse de petits feux reflétés sur un miroir circulaire dans un espace aux résonances utérines (Pampelune 1995), de l'obstinée mobilité qui émane de sphères rongées par la rouille du temps (<Valence 1996) ce n'est qu'au bout de quelques minutes d'une observation soutenue que le spectateur réalise que la fascination scénographique n'est que le premier niveau d'une lecture dont la compréhension se produit lentement et inévitablement plus tard lorsqu'il met en relation des objets et des situations en principe peu en rapport les uns avec les autres.

Dans leur travail plus récent « Cartographie pour le coureur d'un delta sans mer » présenté dans le grandiose espace du Reservoir d'Eau de Vitoria, Leopoldo Ferran et Agustina Otero montrent leurs interrogations sur le temps qui passe, sur la vie comprise comme un voyage

La pauvreté et la simplicité des éléments qu'ils utilisent (planches à coffrer, ampoules nues, objets ordinaires ..) soulignent le genre érémitique et solitaire de cette présentation..

*exposition à Pampelune – décembre – janvier 1995***Reflejo de soledades – Juan Zapater (Bilbao Arte)**

Installation d'une plateforme circulaire émergeant à 30cm du sol, qui oblige le spectateur à une parcours circulaire, rituel, éternel et enivrant. A la surface, sur un miroir irrégulier, plusieurs dizaines de petites lampes à huile engendrent des clairs obscurs, des ombres, des lumières, qui palpitent, créant une atmosphère vibrante, vive et changeante. pressent les échos de tout ce qui dans le monde a été et est solennel, magique et inexplicable. ...

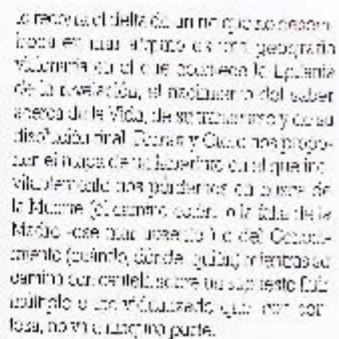
Chaque spectateur perçoit des reflets différents, à chaque instant la surface de ce lac sillonné de flammes oscillantes, modifie ses reflets et reconstruit ses formes...

...Attitude des créateurs ou l'on perçoit un désir de transcendance, le geste spirituel et métaphysique de l'être humain confronté à l'Univers. La dignification de l'individu confronté à sa propre solitude...

Leopoldo Ferran et Agustina Otero : sue les étoiles et les artonautes – Daniel Castillejo (Artium – Vitoria)

Parmi toutes les pistes que Leopoldo Ferran et Agustina Otero présentent, les symboles et les métaphores abondent, on nous parle de miroir et de reflets, de la complexité de la représentation subjective de ce qui est naturel Recherche, lumière, questionnement et surtout légèreté.

JAVIER CONZÁLEZ DE DURANA
(Balea ciaga).

[illegible]

La pobreza y la simplicidad de los elementos constructivos y ornamentales (paredes de adobe, bombillas de cerámica, objetos comunes...) subraya la calidad estética y solitaria de este hábitat. Todo este paisaje cartografiado por una

[illegible]

TABLE 1

LA TENUIDAD DEL SER

LEOPOLDO FERRÁN & AGUSTINA OTERO: DE ESTRELLAS Y ARTENAUTAS

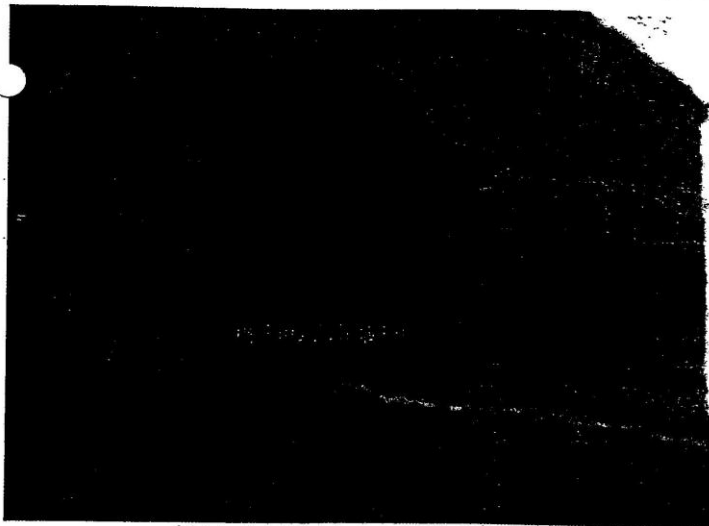
DANIEL CASTILLEJO

"Ahora sabemos que sólo en la Vía Láctea hay de 50.000 a 100.000 millones de estrellas, y que en el Universo puede haber hasta 50.000 millones de galaxias".

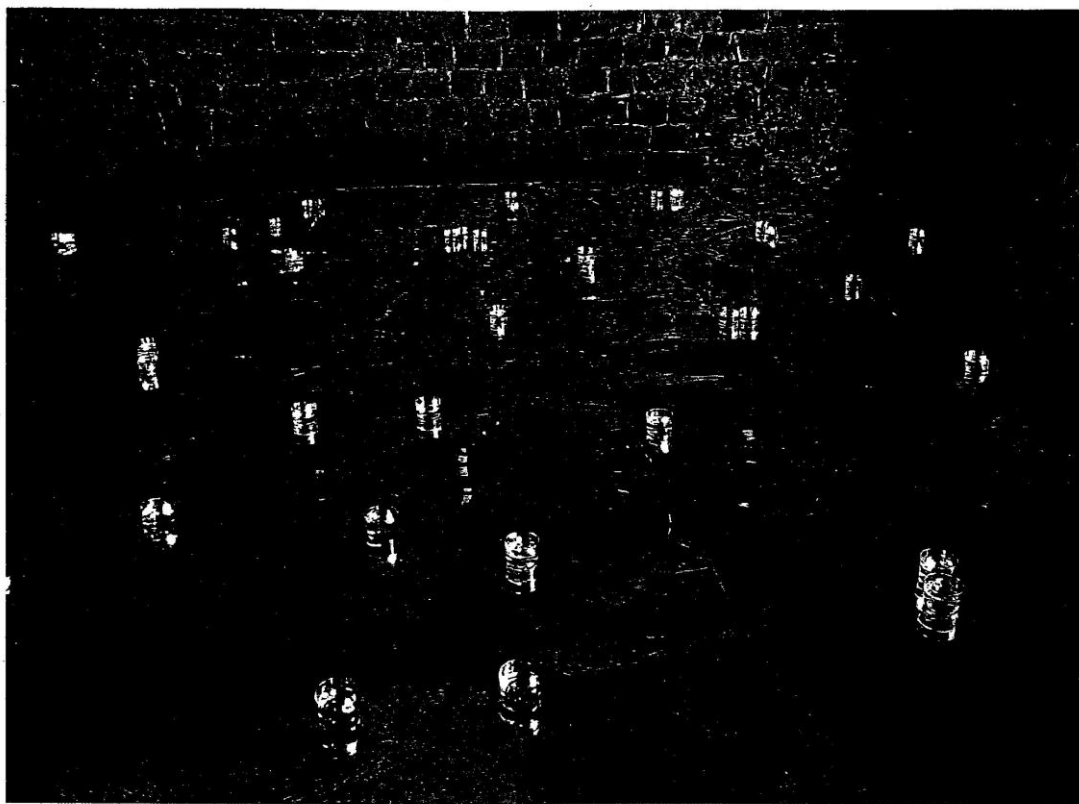
Se equivocaron algunos mitos al otorgarnos a cada ser humano una estrella. Es una alegoría demasiado pacata y medrosa aún en su belleza. Todavía sobrarían astros si sumáramos todos los seres vivos, los vivos y los muertos. Incluso, también los teólogos y los científicos que han hablado hasta el año pasado, se quedaron cortos al contabilizar los granos de arena. Dios no nos ha contado toda la verdad, ni siquiera nos la ha insinuado. Pero todo esto sólo lo sabemos ahora, tras una noticia de agencia. Ni los más osados pudieron imaginar tales magnitudes. Y todas y cada una de esas estrellas están suspendidas en el vacío. Nosotros no, nosotros estamos esposados a la Ley de la Gravedad. No obstante, a pesar del lastre, somos demasiado leves y la grandeza de lo que estamos descubriendo sólo la puede expresar la poética. Ese protón

mágico que rebota continua y infinitamente entre el exterior y el interior, que traspasa sin piedad, y muchas veces dolorosamente, el límite de nuestro cuerpo. Antes de ahora, que ya nos lo han dicho todo, sólo lo podrían intuir humanos sin estrella como Borges, al avisarnos que cabe sospechar que no hay universo en el sentido orgánico, unificador, que tiene esa ambiciosa palabra. Si lo hay, falta conjeturar su propósito; falta conjeturar las palabras, las definiciones, las etimologías, las sinonimias, del secreto diccionario de Dios. Lo mismo que Italo Calvino cuando se emociona con Cyrano, al celebrar éste la unidad de todas las cosas, inanimadas o animadas, la combinatoria de figuras elementales que determinan la variedad de las formas vivientes, y sobre todo transmite el sentido de la precariedad de los procesos que las han creado, es decir, lo poco que faltó para que el hombre no fuera hombre, y la vida la vida, y el mundo un mundo.

Para mí, de la misma manera, ha habido un momento y un lugar antes de ahora que me ha hecho, hoy, recordar estas palabras: el cuatro de enero en el Horno de la Ciudadela de Pamplona. Una instalación de Agustina Otero y Leopoldo Ferrán en la que el tono general sugiere la trascendencia de la ligereza y la tenuidad del ser y el cosmos. Es un paisaje, un escenario para el juego de la existencia, los elementos que lo componen son los mismos que forman la diversidad de la naturaleza, sus formas también. El techo abovedado del edificio como representación del orbe, un enorme y plano (al igual que el mundo de Ptolomeo) círculo flotante cercano al suelo (que no existe sino como referencia de la distancia), con un espacio distorsionador de lo reflejado, y sobre él diseminados en una textura que ocupa toda la superficie,



Leopoldo Ferrán & Agustina Otero. "Hem to Dan. (El uno, el todo)".
Instalación en Ciudadela Horno, Pamplona. Fotografía: Josetxo Riofrio.



Leopoldo Ferrán & Agustina Otero. "Hem to Dan. (El uno, el todo)". 1995. Instalación en Ciudadela Horno, Pamplona. Fotografía: Josetxo Riofrío.

varias decenas de vasos de aceite, solos o en pequeños conjuntos de uno, dos, tres o cuatro, y en cada uno de ellos arde (y flota también) una pequeña llama que ilumina nada o muy poco.

La Cábala nos ha transmitido las reglas para descifrar las llaves del conocimiento etéreo. Es un intento para aproximarse al pensamiento divino, un libro de instrucciones mal traducido, y por lo tanto difícil de leer, sólo los iniciados y los curiosos pueden acercarse. Sin embargo, no es importante la Cábala, sino que exista. La necesidad de una interpretación es eterna, sólo vive en cuanto que necesitamos saber cómo funcionamos. Corresponde al ser humano, hoy personalizado por estos dos artistas, iniciar el ensayo para explicar la migraña que nos atormenta. En el caso que nos ocupa, sería relativamente sencillo la confección de un manual, pero nos encontraríamos ante una redundancia. No se puede explicar algo que quiere explicar, y sobre todo, cuando, en mi opinión, lo consigue. De todas las pistas que Agustina

Otero y Leopoldo Ferrán nos presentan, los símbolos y las metáforas son abundantes, se nos habla del espejo y del reflejo, de lo complejo de la representación subjetiva de lo natural, frente a la elementalidad de su objetivación, que es sólo su constatación. Del viaje y la aventura de estar, que aquí es mucho más arriesgado que ser. Búsqueda, luz, pregunta y, sobre todo, levedad.

No voy a insistir en ello, tal vez todo se va ordenando y en nuestra mente ocurra, en este caso con la creación del Horno, que sea más importante la sugerencia que la información. La arquitectura de la expresión profunda, hablada con signos cercanos por ser cercanos, combinados desde la libertad extrema a las que nos obligan las reglas escritas por un millón de años de historia. Son signos originados por nosotros mismos, sinceramente devueltos al exterior, a otros ojos que, a veces, pasean y, otras, se quedan solos en una alcoba, con la luz apagada y sin dormirse.

Y otra vez Borges:

*En las trémulas tierras que exhalan el verano,
El día es invisible de puro blanco. El día
Es una estría cruel en una celosía.
Un fulgor en las costas y una fiebre en el llano.*

*Pero la antigua noche es honda como un jarro
De agua cóncava. El agua se abre a infinitas huellas,
Y en ociosas canoas, de cara a las estrellas,
El hombre mide el vago tiempo con el cigarro.*

*El humo desdibuja gris las constelaciones
Remotas. Lo inmediato pierde prehistoria y nombre,
El mundo es unas cuantas tiernas imprecisiones.
El río, el primer río. El hombre, el primer hombre. ■*

Reflejo de soledades

Juan Zapater

El Horno de la Ciudadela de Pamplona, espacio circular construido de sillares de piedra, cielo abovedado de ladrillo convergente, historia que data de cuatro siglos, de dudosos usos, de estancias olvidadas, anónimas y tan inexplicadas como inexplicables, es un escenario que, ahora, se ofrece como jero-gífico ambivalente, como esfinge mentirosa y como amante seductora que se entrega a la pasión de caminantes que acuden a su presente desafiante.

Convertido en emblema de instalaciones, hasta él, en ese tránsito en el que se mezclan las telúricas llamadas de la negritud africana con el refinamiento occidental de la capital francesa, Agustina Otero y Leopoldo Ferrán se han llegado para depositar en su seno una ofrenda preñada de liturgia. Una intervención que en sus presupuestos técnicos, en su carpintería dramática, se resume en una plataforma circular que sobresale emergiendo unos treinta centímetros del suelo del habitáculo obligando al espectador a establecer un trayecto circular, ritual, eterno y embriagador. En su pulimentada superficie, espejo distorsionado y distorsionante, varias decenas de lamparillas de aceite engendran claroscuros, sombras y luces, parpadeos que a modo de palpitaciones imprimen una atmósfera vibrante, viva y cambiante. Todo ello hace que en esta puesta en escena, se asomen los ecos de todo lo que en el mundo ha sido y es solemne, mágico e inexplicable.

Con tal humilde artificio, con pretexto tan desnudo de parafernalia, con mimbres tan evidentes, Agustina Otero y Leopoldo Ferrán obtienen un discurso polivalente, individual, siempre inquieto y movedido, siempre inquietante y profundo, preñado de percepción subjetiva e intercambiable.

No en balde, cada espectador percibe reflejos diferentes, en cada momento la superficie de ese lago surcado por llamas oscilantes, altera la visión, modifica sus reflejos y reconstruye sus formas hechas de la proyección de esa cúpula del Horno, de las reverberaciones de sus húmedas paredes. Y en ese espejismo, espejismo son esas sombras ambivalentes; fuego y humo, piedra y agua simulada en su facultad reflejante, transforman el Horno de la Ciudadela en una experiencia fascinadora, inagotada e intransferible.

La mirada que Otero y Ferrán aplican al viejo recinto militar, transfigura su realidad. A la trampa de la esfinge responden devolviéndole su imagen, enfrentándola a esa espiral cuyo centro, fondo oscuro y último, pozo celeste convertido en grieta terrenal, se muestra insondable. Al secreto de su interior pétreo y cerrado, abren la llamada a una representación de lo cósmico, abren una ventana al espacio, al otro círculo infinitamente mayor que lo contiene. Y a su entrega de amante, Agustina y Leopoldo brindan las señales de identidad de su pensamiento, la pureza de su compromiso artístico. Una actitud en la que se percibe el deseo de trascendencia, el gesto espiritual y metafísico del ser humano enfrentado al Universo. La dignificación del individuo confrontado con su propia soledad.

Porque en esa intervención en el Horno, su instalación deja de pertenecerles. Y es entonces, cuando todo se nutre con los propios gestos del espectador, cuando pasa a crecer en la percepción de cada uno, que se da a conocer ese horno vital en el que se desencadena una verdadera e intransferible cascada de sentimientos, en el que cae una lluvia germinadora madurada desde ese cielo tembloroso e inexplicable.

Si la valía de una acción artística se mide por su capacidad sugerente, por su inagotable potencialidad de enviar nuevas señales, por su fuerza de penetrar en los recovecos del pensamiento, el trabajo de Agustina Otero y Leopoldo Ferrán pertenece a la categoría de lo que, para algunos, será -lo es ya- inolvidable. ◀